



CENTRALE ÉLECTRIQUE
& LA TRAVERSE PRÉSENTENT

ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

un film de Narimane Mari



AVEC MICHEL HAAS
RÉALISATION NARIMANE MARI ÉCRITURE NARIMANE MARI, MICHEL HAAS IMAGE NARIMANE MARI, NASSER MEDJKANE, ANTONIN BOISCHOT
SON NARIMANE MARI, ANTOINE MORIN, BENJAMIN LAURENT MONTAGE NARIMANE MARI ÉTALONNAGE PIERRE SUDRE
PRODUCTION CENTRALE ÉLECTRIQUE AVEC LE SOUTIEN IMAGES/MOUVEMENT DU CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES
DISTRIBUTION LA TRAVERSE

ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

un film de **Narimane Mari**



2022 | documentaire | 61 minutes | couleurs

- Grand prix de la compétition française, FID 2022
- Prix du CNAP, FID 2022
- Mention Spéciale du jury, Entrevues Belfort 2022

un film de **Narimane Mari**

avec Michel Haas

scénario Narimane Mari, Michel Haas

image Narimane Mari, Nasser Medjkane, Antonin Boisshot

montage Narimane Mari

son Narimane Mari, Antoine Morin, Benjamin Laurent

production Centrale Électrique

distribution La Traverse

Mourir est une aventure, la dernière, et nous l'avons vécue.
Mais ce qui est formidable, c'est que nous y avons ajouté ce projet
de film comme un futur. Michel s'y est impliqué jusqu'au bout...
et je l'entends me dire: « Il n'y a pas de bout! »
C'est là que se joue la musique du vivant, dont nous sommes
tous, à notre endroit de présence, une note inventée.

En salles le 10 mai 2023

bande annonce







CORRESPONDANCE

Chère Narimane,

« Si seulement nous avions / le courage
des oiseaux / qui chantent / dans le vent
glacé... »

Ce courage-là, tu l'as eu – qui l'eût cru,
frère lutine que tu sembles être ? Il a pris
la forme d'un film, *On a eu la journée
bonsoir* – quel autre titre offre une si
joyeuse exclamation sans avoir besoin
de la marquer ? – un film en forme
d'euphorisant, de chant de joie de feu de
joie d'hymne à la joie, en forme de danse
non macabre, plutôt un enivrant french
cancan opéré par le plus tourneur de

tous les derviches, en forme de pastorale
illuminée d'île lumineuse – Laputa, ton
film, c'est Laputa...

« Traiter de sujets graves et si possible
très tristes en essayant d'être au moins
moyennement drôle », disait un jour
Luc Moullet avec un petit sourire qui
le faisait ressembler à Buster Keaton...
C'est cela ta journée : rire avec la mort,
parfois rire d'elle, sans jamais la
confondre avec la souffrance.

Je sens encore l'onde du frisson qui m'a
enveloppé quand j'ai découvert, chez
vous, les œuvres de Michel, ton Michel,
Mitch, ces personnages de papier de
pigments et de tant d'autres matières,
ces couples enlacés dont j'avais la
certitude qu'eux ne se déshabillaient
jamais. Trouble d'un art à la fois aussi
brut et précis, moderne et rupestre,
miniature et contenant l'univers. À la
mort de Michel, je me souviens aussi
n'avoir su quoi te dire ou t'écrire –
comme toujours devant le surgissement
du néant, je bloque. Peut-être t'ai-je alors
laissé un message bien vague ou envoyé
un texto bien creux, de cela je ne me
souviens plus, et pourtant, à la découverte
de ton film écrit – littéralement écrit –
et parlé en messages, je me dis que toute
bouteille à la mer parvient à son
destinataire, fût-ce un marin enfermé
depuis mille et un ans dans le ventre
d'une baleine – une baleine en papier
crépon créée par Mitch, évidemment.
Je me souviens toujours n'avoir vu, la
première fois, que les tout premiers
et tout derniers plans d'*Holy Days*, ce
film-linceul éclatant, le premier dont
tu as accouché après – et toi, légère, te
moquant de moi qui essayais de te dire
que ces premiers et derniers plans me
suffisaient à savoir ce qu'était le film,
une *vera icona* impie, la carte unique
(et dessinée à la main, bien sûr) d'une
cosmogonie animiste. L'absence de
Michel comme un Minotaure à ligoter
avec le mince fil d'Ariane. Le sommeil
paradoxal qui s'était emparé de moi
entre ces plans, peuplé de visions dont
je sais depuis qu'elles étaient les tiennes,
m'avait valu tes rires malicieux : je n'ai
donc jamais regretté d'avoir dormi cette
fois-là. D'autant moins lorsqu'avant une

autre projection des mêmes jours saints,
mon téléphone a vibré de tes mots :
« J'aimerais que tu sois là, même endormi. »
Un message de plus ? Collectionnons-les,
ils sont la matière de grands films. La
matière d'*On a eu la journée bonsoir*
– quel titre, je me répète... mais il
contient le film sans l'expliquer, merci.

J'ai cru en découvrant *la journée*, que
tu avais comme d'autres cinéastes trouvé
un remède translucide à la mort, que
tu l'avais repoussée par ces échanges
(d'adresses sur une machine tu crées
un dialogue et donnes enfin un vrai sens
au mot répondeur, ou plutôt tu lui offres
la fonction qui va avec son nom) entre
Mitch et toi, entre ailleurs et ici. Qu'à
la formule de Cocteau, « le cinéma c'est
la mort au travail, c'est la mort au
présent », et à l'intertitre de Murnau,
« sitôt passé le pont les fantômes vinrent
à sa rencontre », tu opposais les mots
de Michel, « je suis loin mais je suis là ». Mais non, tu mets tes pas dans ceux de
ces géniaux aînés, tout en imposant ta
démarche. Dans « la mort au travail »,
ce qui t'intéresse, c'est le travail, dans
« la mort au présent », le présent, et le
passage du pont te captive plus que les
fantômes sur l'autre rive – même s'ils
sont sources de lumière, essentielle
à ton travail de cinéaste.

Te souviens-tu de ce plan dans *She
Wore a Yellow Ribbon* où John Wayne
se recueille sur la tombe de sa défunte
épouse quand une ombre de jeune femme
surgit littéralement sur la tombe ? Bien
sûr, c'est l'ombre de Joanne Dru, la jeune
fille du film, mais c'est aussi, surtout, le
retour à la vie de la défunte, sa sortie de
terre... Par amour. Ce plan pourrait être

la bande annonce de la journée, l'amour plus fort que la mort, le cinéma comme amour à mort amour pour la vie.

Narimane, je voulais t'écrire, te questionner, sur le montage, ton beau souci, sur la musique comme matière première (elle est la gangue et le diamant et la terre charbonneuse autour de la gangue, elle est noir lumière et outrenoir, dans ton ode amoureuse), et bien sûr sur l'écriture, le sous-titre qui n'en est pas, cette texture textuelle qui semble être une partition en contrepoint (montage) de celle que l'on entend. Te lire aussi sur la mer le soleil les arbres, cette nature jamais morte qui semble jaillir des mains du peintre pour habiller ton regard. Mais d'autres les feront mieux, bien mieux que moi. Je ne sais si cette lettre trouvera réponse, mais je sais dorénavant qu'aucun message n'est sans écho. Dans cet écho, la vie, l'amour. Bonsoir!

« Elle est retrouvée.
Quoi ? L'éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Âme sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu. »

Cher Gaël,

Bonsoir!

Ta lettre, la lettre d'un enlacé qui, même endormi, est inconditionnellement présent à la nécessité de poursuivre « la certitude qu'eux ne se désenlaceraient jamais ». Les peintures de Michel nous accrochent là, à l'éternité de notre désir d'être saisi, avec eux, être un, un quelqu'un. Et Michel ajoute : « le un et la totalité c'est pas pareil (...) le un a triomphé de la totalité ». Alors il faut essayer de le faire et il faut essayer de le dire.

Ton message à 4 heures du matin depuis le bar du peuple à Marseille, une nuit du FID l'année dernière pour me dire de mots enivrés ta pensée précise qui soudain décide d'augmenter ce un, incompréhensible, fait fait et puis j'entends quelques minutes après, dans le sillage du montage, la promesse de Mekas qu'il déclame une nuit solitaire comme la tienne, enivrée : c'est mon devoir maintenant je le sens de poursuivre ce qu'ils ont tenté de faire essayé ils ont essayé je suis avec vous mes amis où que vous soyez des milliers apparaissent encore

Encore, encore,
encore, ce film essaye et la joie de Michel comme un moteur qui ronronne les pistes de cet essai fait un cinéma sans écriture, rempli de caractères.
Le poulpe, le passant, le chien, l'écriture, l'arbre, monk, ... essayent.
Est-ce que c'est ça ? Le un ?
Tu crois ? On essaye ?

narimane

Chère Narimane,

On essaye ? Non. On ne cherche pas, on trouve – il paraît qu'il ne serait pas de très bon ton de citer l'immense Pablo ces jours-ci, alors c'est pour nous, Pablo et le mauvais ton.

Le un... Un ami cinéaste avait mis dans les dialogues d'un film la réplique « un, parfois deux... », et un autre l'avait capturée comme titre de son portrait du premier. *Un, parfois deux...*, je pense au film de Manon de Boer, *One, two, many*.

Mon message dont tu te souviens, laissé sur ta boîte vocale une nuit vers 4 heures – il sentait effectivement un peu la bière pas très fraîche du Bar du Peuple –, pour te dire que je voulais « sortir en salles le diptyque *Holy Days / On a eu la journée bonsoir*, j'avais vu le film dans la journée – *la journée* pendant la journée, ha ha – je te parlais de diptyque, de ton passage du récit douloureux au récit joyeux tout en les liant l'un à l'autre, de ton récit du deuil qui, comme la mort, est un chemin.

Même si finalement on ne sort pas le diptyque, parce que je me heurte à la question de l'ordre des films pour les spectateurs : *Holy Days* avant *la journée*, donc l'ordre dans lequel ils ont été fabriqués, ça veut dire arriver devant le second avec une tristesse qui imprégnerait abusivement la joie ; l'inverse, ce serait sans doute être joyeux à ne pas comprendre la tristesse qui survient... Bref, la quadrature du cercle.

Je voudrais encore te parler de ton film-montage – du côté de Vertov, du côté d'*Enthousiasme*, évidemment ! – de tes petits arrangements avec le réel, de tes collages de messages qui ne se

répondent en réalité peut-être pas (je ne veux pas savoir !), pour les besoins de la chose. De ma sensation que le film s'inspire (ou respire ?) du travail de Mitch et de votre maison qui inclut l'atelier, qu'il traîne du côté du patchwork... Comme si assise dans la pièce principale, tu avais ramené de chaque pièce un carton et que chaque carton contenait des éléments différents : un carton avec vos messages, un avec des musiques, un avec des images de Mitch, un avec ses œuvres, un avec l'écriture, un carton médical, un carton de chagrin et un de gags, encore un avec des sensations marseillaises – la mer, le soleil, les rues sales... –, etc. Le film superpose tout cela en couches plus ou moins transparentes, ou translucides, on reçoit plusieurs matériaux en même temps et ces matériaux se contredisent, s'entrechoquent, des silex pour faire un feu... Des calques, voilà, chaque couche est un calque, comme en animation, et les calques permettent de voir ceux d'en-dessous, mais ne sont pas totalement transparents, et c'est cette opacité qui est la plus juste matière pour le film. C'est le rire sous les larmes et vice-versa, par exemple, donc les deux en même temps, mais avec une intensité différente, selon le calque qui est au-dessus. C'est là une métaphore visuelle, mais la musique, les messages, etc., sont tous des calques. C'est peut-être la sensation que l'on a quand un proche très proche est malade et encore plus quand il part : tout se mélange, tout en même temps. Quand une vague reflue, elle se mélange à celle qui arrive, et tu ne distingues l'une et l'autre que selon le sens où tu te diriges, vers la plage ou vers le lointain. Le flux et le reflux... les voix et les sous-titres au même moment,

l'écrit sur l'image... Ah, l'écrit: c'est du dessin, même quand il est fabriqué informatiquement, donc c'est encore une trace de Michel, et une partie de ton ouvrage, écrire...

Enfin – je ne ferai plus long, mais je voudrais simplement ajouter quelque chose – *On a eu la journée bonsoir* est aussi un film de couple, un film sur le couple, et pas seulement un portrait de Michel ni uniquement un film si clair sur la fin d'une vie (on pourrait parler de la « fin de vie », ce thème si caché en France et que tu éclaires simplement – bref, je me perds en digressions, pardon: *On a eu la journée bonsoir*, c'est le geste et la parole. Le geste du peintre et celui de la cinéaste, la parole de Michel et celle de Narimane, la parole du médecin et le geste qu'elle aimerait faire, empêchée, le geste de l'adolescent qui nage et celui des arbres qui se penchent vers ta caméra, la parole dite et la parole écrite... Le geste et la parole, *technique et langage et la mémoire et les rythmes*, repartir de la préhistoire pour définir le cinéma, le tien en tous cas, repasser (trop facilement) par la caverne allégorique – *la journée* projetée sur une paroi, ton film est pétri de ces projections, une lueur crée les ombres et les anime, y compris l'ombre à venir de Mitch... – et arriver quelque part chez Bachelard, l'eau et les rêves (le premier plan, surtout), les rêves projetés sur l'eau et le mouvement de celle-ci sous l'effet du vent, qui, à nouveau, anime l'image... L'air et les songes, aussi...

J'arrête, je m'emballe et t'ensevelis, je pourrais dire que j'aime ton petit théâtre de marionnettes et d'ombres chinoises

autant que la façon dont Michel mâchouille ses mots comme pour être sûr que tu les digèreras, enfin mille et une sornettes en plus.

Allez, on essaye, encore bonsoir!

« La nuit n'est peut-être que la paupière du jour. »

g.



NARIMANE MARI

biographie

Narimane Mari fonde en 2006 Centrale Électrique qui accompagne les projets de réalisateurs, artistes et musiciens, qui ont en commun une puissance d'imaginaire et un libre attachement à l'Histoire contemporaine. Elle réalise en parallèle ses propres films, installations et travaille sur les langages, explorant les formes de récits et les espaces de perceptions.

Ses films *Prologue*, *Loubia Hamra* (*Bloody Beans*), *Holy Days* reçoivent de nombreuses distinctions au FID, Toronto, BFI...

Ils sont montrés au Centre Pompidou Paris, MoMA, Reina Sofia, Louisiana, Biennale of Shanghai... *Le Fort des fous* fait sa première à Documenta 14 et Locarno, il rejoint la collection du Centre National des Arts Plastiques (CNAP).

On a eu la journée bonsoir présenté en première mondiale au FID Marseille a reçu le Grand prix de la compétition Française et le prix du CNAP.

Narimane Mari a entre autres produit *Dans ma tête un rond-point* de Hassen Ferhani (primé au FID, Torino, Belfort...) et *143 rue du désert* multi-primé (Locarno prix du réalisateur émergent, DMZ, Torino, etc.); *Atlal*, de Djamel Kerkar (prix premier FID).

filmographie

2007 — *Prologue*
2013 — *Loubia Hamra*
2016 — *La Vie courante*
2017 — *Le Fort des fous*
2019 — *Holy Days*

MICHEL HAAS

Michel Haas naît à Paris en 1934 et étudie la philosophie, laquelle occupera une place primordiale dans sa production, tout comme la peinture de la Renaissance en Italie qu'il étudie profondément. Son œuvre se nourrit également des nombreux voyages en solitaire qu'il effectue dans des contrées reculées du monde, tel un aventurier. Cette recherche d'originel et d'immémorial le rapprochera de l'univers des arts premiers et de courants de peinture tels que les ont pratiqués Dubuffet, Bram Van Velde et Rebeyrolle.

Son langage, dans la matière du papier qu'il creuse, vient d'une expérience vécue : un jour, passant près d'un champ fraîchement retourné, il se sent appelé par le dessous de la terre ainsi révélé, par son intériorité sous-jacente. Il décide donc de devenir peintre afin de s'engager dans cette recherche de ce qu'il y a en dessous, creusant pour atteindre la substance de la matière picturale et n'étant pas guidé par un simple désir de représentation. « Ce n'était pas la terre sur laquelle on marche, c'était la terre de l'intérieur et ça m'a absolument ému. Pour la première fois, j'ai pensé à la peinture. Ce que j'essayais de montrer, c'était l'intérieur de la peinture. »

Au fur et à mesure, sa relation à la matière et à son traitement évolue avec l'abandon du fond et du cadre pour créer des œuvres aux allures de plus en plus sculpturales. Ce traitement de la matière est d'une telle importance que Haas préfère indiquer « technique dans papier » plutôt que « technique sur papier » qui induirait une primauté de la représentation sur le creusement de la matière.

Curieux face au spectacle du quotidien, il représente des anonymes de la rue, titrés d'après un geste ou une action qui les caractérisent : cycliste, couple, chat, homme fleuri, etc. L'artiste choisit de saisir ces instants qui reflètent la vie en eux, laissant une empreinte de chacun au détour du croisement d'une rue : « C'est ouvrir une image du monde, découvrir quelque chose du monde, pour le voir ouvert et chaque fois que j'ai un peu avancé dans ma tête, eh bien le monde s'ouvre plus. »

Michel Haas est décédé discrètement à Marseille en 2019.

Exposition Michel Haas à la galerie Dina Vierny du 5 mai au 24 juin 2023. [[Plus d'informations ici](#)]



distribution

La Traverse
Freddy Denaës & Gaël Teicher
7 rue de la Convention
93100 Montreuil
01 49 88 03 57
nostraverses@gmail.com
www.latraverse-films.com

programmation

Déborah Caron
06 11 41 63 82
progtraverse@gmail.com

presse

Jean-Bernard Emery
06 03 45 41 84
jb.emery@cinypresscontact.com